

Jean-Claude Germain : le théâtre de l'Histoire

Jacques Allard

Numéro 147, automne 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67347ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Allard, J. (2012). Jean-Claude Germain : le théâtre de l'Histoire. *Lettres québécoises*, (147), 9–11.

Jean-Claude Germain : le théâtre de l'Histoire

L'homme est légion et l'œuvre à son image. Auteur de comédies parodiques, de récits et d'essais historiques, journaliste, animateur, chroniqueur, chercheur, administrateur culturel, mais avant tout écrivain passionné d'histoire, Jean-Claude Germain est de ceux qui, à partir des années soixante, inventent la littérature québécoise en déconstruisant le récit national.

Une gaieté moqueuse

Montréalais d'origine, il fait ses études au collège Sainte-Marie, puis en histoire à l'Université de Montréal. Il devient ensuite critique dramatique au *Petit Journal* (de Jean-Charles Harvey). Il cofonde bientôt (en 1969), le Théâtre du Même Nom, premier signal d'une écriture qui sera ironique (TMN / TNM... Théâtre du Nouveau Monde) et historienne, politique, dès la conception et la mise en scène des *Enfants de Chénier dans un autre grand spectacle d'adieu*.

La gaieté moqueuse se trahit aussi dans la chatouille de ses premiers textes de scène, comme *Diguidi, Diguidi Ha ! Ha ! Ha !* Ce style à rebrousse-poil continue avec la cofondation du journal *L'Illettré* (1970) ou dans plusieurs autres pièces de l'époque : *Si Aurore m'était contée* (*Aurore, l'enfant martyr*, bien sûr) ; *Le roi des mises à bas prix*, écho d'une pub de l'époque (« Faucher, le roi des bas prix ») ; *Les hauts et les bas d'la vie d'une diva : Sarah Ménard par eux-mêmes*, fameuse « monologuerie » d'une Sarah Bernhardt du Québec.

Ces titres parodiques — où la parole populaire se fait entendre, avec des jeux sur les mots, les noms : *Si les Sansoucis s'en soucient, ces Sansoucis-ci s'en soucieront-ils ?* — accusent encore davantage la dimension historico-politique en 1976, avec *Un pays dont la devise est je m'oublie*. En 1983, avec *A Canadian Play / Une plaie canadienne* (après le rapatriement constitutionnel de 1982, comparaison sur scène de Lord Durham, Wilfrid Laurier, Louis Saint-Laurent et Pierre Elliott Trudeau). En 1994, avec *Le miroir aux tartuffes* est rappelée l'histoire du théâtre québécois depuis l'interdiction du *Tartuffe* en 1694, avec 37 personnages !

Les histoires qui font l'Histoire

À cette dizaine de pièces de théâtre, succède depuis la fin du xx^e siècle une autre série d'ouvrages remarquables, si rares dans leur genre. Cette fois, ce sont des historiettes jouxtées à l'Histoire (ou l'inverse) qui font rapidement du dramaturge un vulgarisateur patenté de l'héritage canado-québécois. Il fait d'abord la part belle à sa ville natale avec cinq titres : *Le feuilleton de Montréal* (trois tomes de 1994 à 1997, d'abord lus sur scène par l'auteur), puis, de 2007 à 2011, les délicieuses « contes » nostalgiques de *Rue Fabre, centre de l'univers, Le cœur rouge de la bohème, La femme nue habitait la nuit*, enfin, les deux tomes érudits de *Nous étions le nouveau monde* (*Le feuilleton des origines* et *Le*



JEAN-CLAUDE GERMAIN



feuilleton des premières). De vrais plaisirs de lecture. Une écriture enjouée, soignée, colorée.

Tout en assurant la mise en scène de spectacles (et la publication des textes produits), l'écrivain a aussi été et demeure un intervenant bien connu de la vie culturelle. Ce qui illustre le débordement de la vie et de l'œuvre, l'engagement d'un écrivain dans la Cité, disons même : la Nation. Ce qui lui a valu plusieurs distinctions dont les prix Victor-Morin et Gascon-Thomas, ou encore l'introduction comme chevalier dans l'Ordre de la Francophonie (La Pléiade).

Relire, mais en riant

Quand on parcourt *Le feuilleton de Montréal*, une chronique étalée sur quatre siècles, exploitant chaque année, de 1642 à 1992 (quel défi !), on découvre la riche collecte dont Germain fait un assemblage très parlant (dialogué ou non) d'événements majeurs et de petits faits de la vie quotidienne. Le tout assorti d'encarts et d'images d'époque : portraits connus ou non de personnages publics d'ici ou d'ailleurs, notes contextuelles, clins d'œil, tout cela qui fait trois magnifiques tomes, lesquels comprennent aussi un index (noms cités) et une bibliographie considérable. C'est que relire en riant, comme le fait Germain, ne suppose pas dire n'importe quoi, n'importe comment. Ses travaux sont sérieusement documentés, tout en étant traités comme des articles qui seraient publiés en feuilleton dans un journal.

On se régale donc de ces trois pages qui racontent l'année sur laquelle on tombe, en ouvrant l'un de ces tomes. Disons 1666, l'année où votre ancêtre si fécond serait arrivé. Montréal avait alors 584 âmes, Québec 555, la Nouvelle-France 3 418. L'intendant Talon se désespère justement de la petitesse de la population. On manque



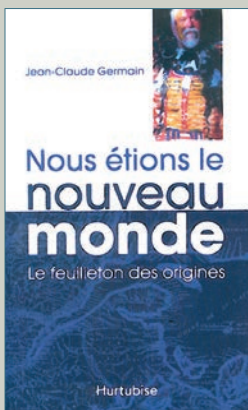
d'ailleurs de femmes et peut-être de ce désir du conjugo : il y a 747 femmes toujours célibataires, sans compter la concurrence qui court dans les bois ! Quoi qu'il en soit, votre ancêtre a fini par se mettre courageusement à l'ouvrage. Il ne fallait pas se fier à Colbert qui venait de rappeler au sieur intendant que le Canada est au service de la métropole et non le contraire. De son côté, le Canadien Charles Le Moyne s'en prend à ce moment-là au nouveau gouverneur de Montréal, M. de Courcelle, arrivé récemment de France : il a lancé une expédition contre les Iroquois sans tenir compte des rigueurs de l'hiver. Pendant ce temps, Radisson est à Londres, la ville qui brûle après avoir subi une peste qui a fait 68 000 victimes. À Paris, dans les vitrines des librairies, l'ouvrage de Pierre Boucher (de Boucherville) : *L'Histoire véritable et naturelle des productions du pays de la Nouvelle-France, vulgairement dite Canada*.

La Défaite et la Conquête

D'autres tableaux et de plus percutants ? Les pages consacrées à l'année 1759 sont particulièrement mordantes, qui mettent en scène Montcalm et Wolfe, « deux perdants nés, paranoïaques et dépressifs. Deux médiocres qui ont atteint leur degré d'incompétence et que la crainte d'être démasqués pousse à la témérité ». Sur les plaines d'Abraham, le premier « choisira la seule ligne de conduite qui lui garantira la défaite ». Le second qui « souffre de gravelle, de rhumatisme, de dysenterie... [une] personne irritable et atrabilaire... piètre stratège et indécis... » gagnera, lui, son improbable pari. En mourant évidemment pour la gloire, comme son vis-à-vis qui a tenu à se battre à l'euro péenne, plutôt que d'épouser la guérilla canado-amérindienne. Une bataille rangée de quinze minutes qui décidera du sort de la Nouvelle-France. C'est cette Défaite, comme dit à juste titre l'auteur, que nos historiens traditionnels ont appelée « Conquête », en se mettant curieusement à la place du conquérant.

Nous étions le nouveau monde

La manière « germaine » s'épanouit dans les deux tomes de *Nous étions le nouveau monde*, où les chroniques du feuilleton s'allongent en pages plus nombreuses, sans empêcher l'essayiste de théâtraliser son récit savant. Dans le premier tome, le beau titre s'explique en exergue : le nouveau monde, c'est d'abord les gens qui arrivent, ceux et celles qui feront l'Amérique française. Quant à l'objectif de l'auteur, il est de lutter contre « l'inconnaissance [qui] demeure un choix de la conscience ». Il faut contrer l'oubli et les « objecteurs de mémoire ». En commençant par rappeler le sens de « canadien » et de « canadien-français » avec ou sans majuscules, et les différences qui nous feront québécois, en notant bien que « la langue française n'est pas une réminiscence, un souvenir, une nostalgie, une idée fixe, une obsession ou un entêtement, c'est l'élément constitutif de notre être collectif, de notre identité et de notre originalité ».



Tant de personnages

La vingtaine d'essais suivants privilégie Montréal, en célébrant en particulier Jeanne Mance, la femme moderne de 1640. À côté de la cofondatrice de la ville, passeront plus tard d'autres femmes, parfois libertines comme Anne Lamarque dite La Folleville, aubergiste « bien pendue de la jactance et bien fendue de l'abricot... qui inspire la débauche et respire le scandale ». Défileront aussi les guerriers canadiens qui déferont Washington lui-même. On verra aussi festoyer les bourgeois du Nord-Ouest, seigneurs de la fourrure, les Chaboillez, Cotté, Blondeau, Desrivières, Fraser, McGill, McTavish... qui fonderont la « Coterie du castor », connue aujourd'hui comme le « Beaver Club ». Bien sûr, resurgira Montcalm, le petit marquis « contraireux » qui s'illustrera dans « La grande coullonnade » des Plaines en 1759. Ne sont pas oubliés non plus ceux que le théâtre dérange, comme le sulpicien Dézéry, ou passionné, comme Joseph Quesnel, auteur de la première pièce en 1790 : la comédie *Colas et Colinette*... Les évêques Plessis et Lartigue qui s'agenouillent devant le « Rule, Britannia ». Et tant d'autres personnages : le chroniqueur a la mémoire longue. Son index vous sera bien commode.

L'ombre de Papineau

Le second tome de *Nous étions le nouveau monde* (1789-1839), plus copieux que le premier, laisse une grande place, comme on pouvait s'y attendre, aux faits et aux acteurs politiques, de Durham (« Le bonhomme *Seven O'clock* ») à Papineau (« né avec un toupet et du toupet »). L'exergue annonce bien le thème : « On ne juge pas de la liberté à sa seule lumière, mais à l'ombre qui la suit ou la précède. » D'où l'importance donnée aux Canadiens (Canayens) et Patriotes, à leurs batailles et autres rébellions, tout en en raillant certaines : par exemple la guerre canado-américaine de 1812, où Salaberry livre la fameuse bataille de Chateauguay. De fait, c'est ici le point de vue patriote qui triomphe plus que jamais dans la mise en valeur des faits. Entre autres : le combat pour la langue et la démocratie face à des gouvernants ineptes, souvent voleurs ou corrompus. Avec tous ces détails qui font rire ou attristent : la vanité du gouverneur Craig, la cruauté des émules de Wolfe l'incendiaire. Détails, détails, diront certains, mais qui disent beaucoup du drame « shakespearien » vécu à cette époque où les McGill, Molson, Monk, McCord et compagnie combattent les Canadiens. Ainsi, après avoir lu Germain, on lit autrement le nom de moult rues de Montréal où se perpétue la mémoire des maîtres de jadis.

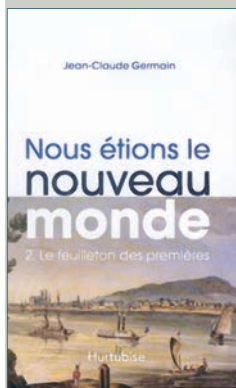
Un épieu dans le cœur

Un de ces détails qui donnent tant de belles pages dans les derniers chapitres et dont vous n'avez pas souvent entendu parler : l'histoire du chef patriote Girod. Trahi par un certain Turcotte, son « ami », le Suisse d'origine se suicide devant la troupe venue l'abattre, mais ce ne sera pas assez pour lui de mourir : son corps sera jeté dans un trou « à l'intersection des rues Saint-Laurent et Sherbrooke, tout nu, sans cercueil, et avec un épieu plongé dans le cœur ». Ne cherchez pas la plaque qui rappellerait l'événement.

La prophétie du vieux chef

Le dernier chapitre de ce *Feuilleton des premières* (entendu au double sens courant et théâtral) donne la parole à Papineau.

Jean-Claude Germain



Le vieux chef prédit dans son dernier discours (le 17 décembre 1867) que notre « nationalité [est] toute formée, grande et grandissante sans cesse [...], qu'elle ne peut être confinée dans ses limites actuelles, qu'elle a une force d'expansion irrésistible, qu'elle sera [...] composée d'immigrants venus de tous les pays du monde [...], de toutes les races d'hommes [...] avec leur mille croyances religieuses... ». L'auteur des fameuses 92 résolutions n'était pas chauvin. Il voyait grand. Et loin.

Concluons là-dessus, avec les derniers mots de Jean-Claude Germain : « Chaque fois

qu'une affirmation encore plus forte de notre identité politique lui fait écho, l'ombre de Papineau s'agrandit à la taille de l'indépendance. »

BIBLIOGRAPHIE (livres) de JEAN-CLAUDE GERMAIN

THÉÂTRE

- *Diguidi, Diguiddi, ha ! ha ! ha !*, suivie de *Si les Sansoucis s'en soucient, ces Sansoucis-ci s'en soucieront-ils ?* Montréal, Leméac, 1972.
- *Le roi des mises à bas prix*, Montréal, Leméac, 1972.
- *Les hauts et les bas d'la vie d'une diva : Sarah Ménard par eux-mêmes*, Montréal, VLB éditeur, 1976.
- *Un pays dont la devise est je m'oublie*, Montréal, VLB éditeur, 1976.
- *Les faux brillants de Félix-Gabriel Marchand*, Montréal, VLB éditeur, 1977.
- *L'école des rêves*, Montréal, VLB éditeur, 1979.
- *Mamours et conjugat*, Montréal, VLB éditeur, 1979.
- *A Canadian Play / Une plaie canadienne*, Montréal, VLB éditeur, 1983.
- *Les nuits de l'Indiva*, Montréal, VLB éditeur, 1983.
- *Le miroir aux tartuffes*, Montréal, Lanctôt éditeur, 1998.

HISTOIRE

- *Le feuilleton de Montréal*, tome 1 (1642-1792), Montréal, Stanké, 1994 ; tome 2 (1793-1892), Montréal, Stanké, 1995 ; tome 3 (1893-1992), Montréal, Stanké, 1997.
- *Nous étions le nouveau monde*, Montréal, Hurtubise, 2009 ; tome 2, Montréal, Hurtubise, 2012.

CONTES

- *Rue Fabre, centre de l'univers – Historiettes de mon jeune âge*, Montréal, Hurtubise, 2007.
- *Le cœur rouge de la bohème – Historiettes de ma première jeunesse*, Montréal, Hurtubise, 2008.
- *La femme nue habillait la nuit – Nouvelles historiettes de la bohème*, Montréal, Hurtubise, 2010.

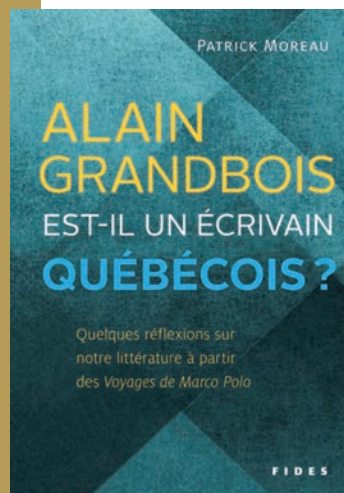
ESSAI

- *De tous les plaisirs, lire est le plus fou*, Montréal, Isabelle Quentin éditeur, 2001.

TRADUCTION

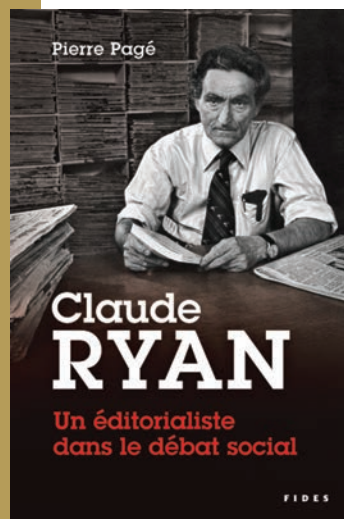
- *Rue Fabre, Centre of the Universe*, Montréal, Vehicule Press, 2012.

Nouveautés



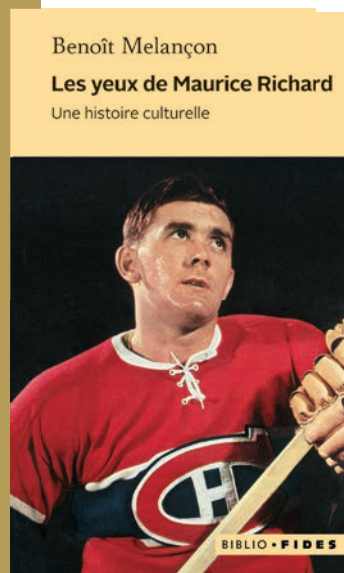
**Un petit brûlot
pour une saine
polémique**

84 pages • 12,95 \$



**Un éditorialiste
dans le débat social**

526 pages • 39,95 \$



« Fascinante étude. »

LE DEVOIR

336 pages • 13,95 \$

Biblio Fides

FIDES 75 ans